Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: - (2008)
Heft: 76

Artikel: "Je fais exactement ce que j'ai toujours voulu faire"
Autor: Kuhn, Daniela
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-970780

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Je fais exactement ce que j'ai toujours voulu faire »

PAR DANIELA KUHN
PHOTOS RENATE WERNLI

Après des études en technologie alimentaire, Alexandra Trkola a changé d'orientation. Elle se penche depuis de nombreuses années sur les anticorps du VIH. Dès cet automne, elle sera titulaire d'une chaire de virologie médicale à l'Université de Zurich.

Voilà bientôt vingt ans qu'Alexandra Trkola étudie le virus d'immunodéficience humaine. Qu'est-ce qui a bien pu pousser cette chercheuse originaire de Vienne à se pencher jour après jour sur le VIH ? Une expérience personnelle ? « Non, c'est arrivé complètement par hasard », répond-elle en riant. Un rire qui fait aussitôt oublier l'atmosphère un peu froide de l'Hôpital universitaire de Zurich. Dans son petit bureau situé sous les toits, dont la fenêtre donne sur le ciel, elle évoque les « hasards en série » qui ont émaillé son parcours scientifique.

Tout a commencé au moment du choix de ses études. C'est la microbiologie qui l'intéressait le plus. A l'époque, Vienne n'offrait pas d'enseignement dans ce domaine. Il lui aurait fallu déménager à Innsbruck. Pour des raisons financières, il n'en était pas question. Des études de longue durée n'étaient guère envisageables non plus compte tenu des moyens de son père qui dirigeait une petite entreprise d'installations sanitaires où sa mère travaillait également.

« La recherche médicale m'intéressait aussi, poursuit-elle. Mais je savais déjà que je n'étais pas faite pour travailler avec des patients. » Elle a donc effectué des études en technologie alimentaire et s'est notamment penchée sur l'élaboration des produits alimentaires, dans le secteur de la production laitière par exemple. « J'ai dû apprendre par cœur les taux de graisse contenus dans le lait de chaque race de vache, se souvient-elle avec amusement. Malgré cela, je me retrouve aujourd'hui là où j'ai toujours voulu être : dans la recherche médicale. »

Cette nouvelle orientation, Alexandra Trkola l'a amorcée pendant la deuxième partie de ses études. Elle s'est en effet spécialisée en microbiologie appliquée et a enchaîné master et doctorat. Son directeur de thèse s'intéressait au développement de bioréacteurs pour les cultures cellulaires animales, afin de pouvoir élaborer des anticorps humains à des fins pharmaceutiques.

De la chance

Avec trois autres doctorants, elle a été chargée d'identifier des anticorps du VIH ayant un effet protecteur, afin de les développer par la suite dans les laboratoires de l'institut. Comme l'Université de Vienne ne disposait à l'époque pas encore de laboratoire sécurisé, Alexandra Trkola a d'abord travaillé dans celui d'une entreprise pharmaceutique où elle a appris à manier des virus pathogènes. Un savoir-faire qui lui a permis par la suite de monter un nouveau laboratoire à l'université où elle a poursuivi ses recherches. « Nous avons eu de la chance, nous avons trouvé trois anticorps valables, relève-t-elle. Pour les deux premiers, personne n'a voulu nous croire. A l'époque, on ne connaissait en effet pas encore d'anticorps dotés de telles propriétés. Cela a pris quelques années avant que nous puissions publier les résultats de l'ensemble de nos recherches. »

Cette découverte n'a toutefois débouché sur aucun traitement thérapeutique car le sida est une maladie virale chronique. Et un traitement par anticorps ne fonctionne que sur le très court terme. « A long terme, explique la virologue, il faudrait mettre les patients sous perfusion plusieurs fois par semaine. Les coûts de fabrication seraient énormes. Et ce serait très lourd pour les malades. »

> « Cela a pris quelques années avant que nous puissions publier les résultats de l'ensemble de nos recherches. »

Après avoir entamé son post-doc à Vienne, elle l'a poursuivi à l'Aaron Diamond AIDS Research Center à New York. C'est là qu'elle a participé pour la deuxième fois à la mise sur pied d'un laboratoire. Le projet était censé durer un an. Mais sa bourse autrichienne a été reconduite et elle a été nommée, à l'âge de 34 ans, professeure assistante aux Etats-Unis. A New York, elle se sentait très à l'aise. Elle a appris à connaître des chercheurs du monde entier et s'est fait « de nombreux amis ».

Six ans plus tard, alors qu'elle était sur le point d'entreprendre des démarches pour obtenir une « Green Card », elle a néanmoins soudain ressenti une certaine nostalgie de l'Europe. « J'ai commencé à

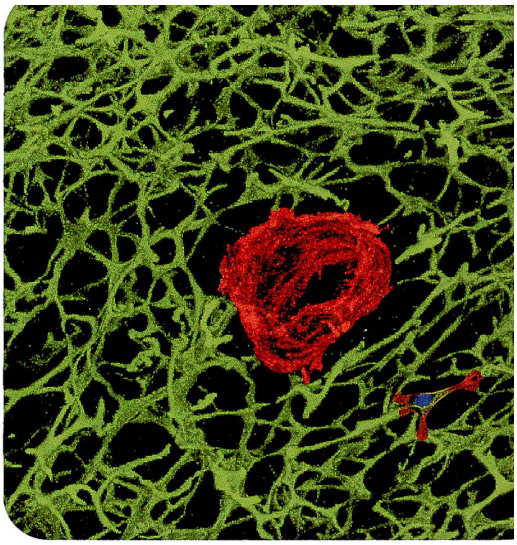
« J'ai commencé à apprécier les qualités de l'Europe, notamment sur le plan politique. Avec toutes les bourses que j'avais reçues, je réalisais à quel point un Etat social pouvait être important. »

apprécier les qualités de l'Europe, notamment sur le plan politique, raconte-t-elle. Avec toutes les bourses que j'avais reçues, je réalisais toujours davantage à quel point un Etat social pouvait être important. » Dans la foulée, elle a alors approché différentes universités européennes, anglophones et germanophones. Intéressés par sa candidature, les infectiologues de Zurich lui ont offert un poste de maître assistante. Cela ne correspondait pas au poste plus prestigieux de professeur assistante qu'elle occupait aux Etats-Unis. Elle a néanmoins accepté en se disant: « Ce qui compte, c'est la recherche. » Et elle a eu raison, car sa fonction s'est révélée plus importante que prévu.

A Zurich, comme ailleurs auparavant, elle a participé à la mise sur pied d'un petit laboratoire de recherche. Quatre ans plus tard, le Fonds national suisse lui a attribué un subside de professeur boursier qui prendra fin ce printemps. Elle a reçu une offre de Londres. Mais comme l'Université de Zurich lui a proposé au même moment une chaire de professeur de virologie médicale dès l'automne prochain, elle a décidé de rester en terrain connu. « La collaboration avec la clinique universitaire est aussi extrêmement agréable à Zurich, précise-t-elle. En plus, l'institut va déménager dans de nouveaux laboratoires. Je pourrai donc une nouvelle fois participer à l'aménagement de mon propre institut. C'est une chance unique. »

Jardinage et cuisine

Et la vie privée ? Les loisirs ? « J'aimerais bien avoir davantage de temps libre, répond-elle, pour aller plus souvent au théâtre, au cinéma ou au concert et profiter ainsi davantage de la large offre culturelle de Zurich. » Depuis son installation, il y a un an, dans sa jolie maison du quartier de Seebach, elle s'est aussi découvert une passion pour le jardinage. Et elle nourrit toujours le même amour pour la cuisine autrichienne. « J'adore inviter des amis, confie-t-elle. Je leur prépare toujours des plats viennois typiques, accompagnés bien sûr d'un bon Veltliner vert. Sur ce plan-là, j'ai presque une vocation de missionnaire! » ■



Dans la rate et les ganglions lymphatiques, des chercheurs de l'Université de Lausanne ont découvert des cellules assurant la survie des lymphocytes, ces globules blancs qui défendent notre organisme contre les infections.

PAR ELISABETH GORDON

ILLUS. SANJIV LUTHER/UNI LAUSANNE

Eléments essentiels de notre système immunitaire, des globules blancs particuliers – les lymphocytes T – patrouillent continuellement dans l'organisme pour combattre les agents infectieux et les tumeurs. Nés dans le thymus, cette glande endocrine située à la base du cou, ils migrent sans cesse dans le système sanguin en faisant un détour par la rate et les ganglions.

Passage vital

Ce passage dans les organes lymphatiques (qui peut durer plusieurs heures) permet aux lymphocytes de survivre car ils y rencontrent des cellules qui leur servent de fontaine de jouvence. C'est ce qu'ont découvert Sanjiv Luther et ses collègues du Département de biochimie de l'Université de Lausanne qui ont publié leurs résultats dans l'édition de novembre 2007 de la revue scientifique *Nature Immunology*.